

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISSANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40,
à Nice, LIBRAIRIE VISCONI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 10 Juin 1866.

ACTES OFFICIELS.

Une Ordonnance Souveraine du 30 mai dernier apporte des modifications au titre III de l'Ordonnance du 12 mars 1862 en ce qui concerne le tarif des honoraires attribués aux notaires pour certains actes.

Une Ordonnance Souveraine du 1^{er} juin détermine la situation des instituteurs et institutrices qui ouvriront des écoles privées de garçons ou de filles dans la Principauté.

Une autre Ordonnance de la même date stipule que les terrains de la Commune de Monaco compris entre le torrent de Ste-Dévote et le chemin dit de Franciosi et entre la grande route de Monaco à Menton et le rivage de la mer prendront à l'avenir le nom de quartier de Monte Carlo.

Le Prince, par Ordonnance du 2 juin, a conféré la Grand' Croix de l'Ordre de St-Charles à S. Exc. M. Manuel Bermudez de Castro, Ministre d'État de S. M. C. et à S. Exc. le Lieutenant-général Juan de Zabala, Marquis de Sierra-Bullones, Comte de Paredes de Nava, Ministre de la Marine d'Espagne.

M. Rafael Rodriguez de Arias, Capitaine de vaisseau, directeur du personnel au Ministère de la Marine d'Espagne, a été nommé par la même Ordonnance, Officier de l'Ordre de St-Charles.

Une Ordonnance Souveraine en date du 2 juin approuve les modifications apportées aux statuts de la Société anonyme des Bains de mer de Monaco, telles qu'elles sont contenues dans la délibération prise, le 26 mai 1866, par l'assemblée générale des actionnaires de la

dite Société et insérées dans un acte reçu par M^e Bellando, notaire à Monaco, le 27 du même mois.

Par Ordonnance du 4 juin M. Effisio Roasio a été nommé Capitaine du Port de Monaco, en remplacement de M. Etienne Roasio, décédé.

M^{lle} Adèle Torre a été nommée Membre du Bureau de Bienfaisance de Monaco, en remplacement de M^{lle} Lucie Bièves, démissionnaire.

NOUVELLES LOCALES.

Le nombre des navires étrangers entrés dans le port de Monaco pendant le mois de Mai a été de 143, parmi lesquels se trouvent 123 français, 18 italiens, 1 américain et 1 anglais.

Le trois-mâts anglais *Margaret*, jaugeant 153 tonneaux, arrivé à Monaco le 29 Mai avec un chargement entier de houille crue, a quitté notre port.

Cette marchandise venue directement de New-Castle (Angleterre) est destinée à l'usine à gaz de notre ville.

M. Gavini de Campile, Préfet des Alpes-Maritimes, est arrivé hier à Monaco et est descendu à l'hôtel de Paris, où une voiture de la Cour est allée le prendre pour le conduire au Palais.

Nous empruntons au *Journal de Nice* la lettre suivante qui lui est adressée de Monaco :

LETTRE AU DIRECTEUR.

Monaco, le 25 mai 1866.

L'accueil que vous avez bien voulu faire à ma première lettre m'engage à vous adresser celle-ci, qui sera de saison, car je veux vous parler de fleurs. Que peut-on faire de mieux dans la patrie du chantre des jardins, dans la ville qu'a adoptée Alphonse Karr?

Donc, si vous le voulez bien, nous allons parcourir ensemble quelques-uns des domaines où l'horticulture est en honneur dans ces régions.

A Cannes, on remarque plusieurs jardins tenus avec un grand soin, entr'autres ceux de la villa Grandval et ceux de la villa Victoria. Rien n'est plus élégant que les parterres de cette dernière habitation, réunissant les terrasses à la serre d'hiver, où les fleurs les plus rares sont accumulées jusqu'au printemps, époque à laquelle elles prennent place dans les massifs qu'elles sont appelées à embellir.

A Antibes, un riche amateur, M. G. Thuret, a créé, au Cap, une propriété admirable, où la flore des deux mondes est représentée par les sujets les plus intéressants, où les arbustes les plus remarquables sont cultivés avec un soin qui dénote, en même temps que le goût éclairé du propriétaire, sa rare aptitude de botaniste.

N'avez-vous pas, à Nice, sans parler du château, un des plus gracieux spécimen de l'art paysagiste, dans votre Jardin-Public, où une quantité de plantes exotique marient leurs feuillages si divers aux fleurs toujours charmantes de vos contrées?

Les villas Diesbach, Stirbey, ne donnent-elles pas l'idée de ce que l'on peut faire avec du goût, dans un espace relativement restreint? Les pelouses avec leurs bouquets de palmiers, les massifs de verdure avec leurs fleurs variées, ne produisent-ils pas un effet ravissant chacun dans son genre? Je ne parlerai pas du jardin d'Alphonse Karr, de ses roses splendides; chacun sait que l'Europe tout entière est tributaire volontaire des merveilleux produits du célèbre jardinier.

Vous ne serez pas étonné si je vous dis que je compte surtout vous parler des jardins de Monaco, que c'est le but de ma lettre.

Que voulez-vous? j'aime tant ce petit coin où j'ai retrouvé la santé, que je suis bien excusable de lui consacrer quelque bon souvenir.

A tout seigneur tout honneur! Nous allons, s'il vous plaît, visiter les ravissants jardins du palais Grimaldi.

C'est une faveur grande, que de pouvoir parcourir, comme je l'ai fait, en compagnie du Prince Albert, ces allées sinueuses, ces terrasses qui descendent le long du rocher aux flancs duquel elles semblent suspendues; et c'est un grand plaisir que de se reposer, comme je l'ai fait, à l'ombre des orangers en fleurs, étendu sur un tapis de violettes de Parme, dont l'abondance est si grande, que, malgré la cueillette de chaque jour, le nombre semble avoir augmenté le lendemain.

La terrasse située au pied des grands appartements est merveilleusement appropriée à la promenade. Un large parterre de fleurs, les plus brillantes et les plus parfumées, la sépare de l'infini. Derrière ce rempart fleuri, la mer vient battre le rocher, à 50 mètres au-dessous. Cette terrasse, bordée de palmiers d'une belle venue et d'arbustes les plus rares, est d'un aspect vraiment grandiose.

Mais la partie la plus pittoresque des jardins est

assurément celle qui a été formée au milieu des bastions, des tourelles, dont la base sert actuellement à retenir les terres sur lesquelles la végétation la plus vigoureuse, mêlée aux palmiers, aux plantes des tropiques, apporte la fraîcheur, et abrite contre les rayons du soleil cette partie du palais.

Une belle serre, une volière remplie d'oiseaux rares, et quelques machicolis ruinés, à travers lesquels on aperçoit un paysage splendide, ajoutent à l'agrément de ces lieux charmants, où l'art et la nature s'unissent d'une manière si remarquable pour le plaisir des yeux.

De son côté, la ville de Monaco a une promenade comme il est difficile d'en trouver ailleurs; une promenade dont les allées sablées viennent toutes aboutir aux vieux remparts, où les nopals, les cactus, les aloës, semblent surgir menaçants du milieu des pins et des cyprès qui les enserment. Rien de pittoresque comme les sentiers contournant les anciens chemins couverts et qui surplombent le rocher; rien de brillant comme les immenses touffes de géraniums aux couleurs éclatantes, aux feuillages frais contrastant si bien avec la sombre couleur des arbres verts ou avec la pâle teinte des plantes grasses, si ce n'est les allées bordées d'iris, qui produisent un effet charmant.

Ce jardin est entretenu avec un soin extrême, par la sollicitude éclairée du maire de Monaco. Aussi les habitants, de même que les nombreux visiteurs, lui doivent-ils de vifs remerciements et de sincères félicitations.

À part le jardin du gouverneur, dont la situation est admirable, il n'y a plus rien à remarquer dans la ville. Le beau domaine de la Condamine ne peut plus être signalé, le morcellement de cette propriété ne permettant pas que l'on s'occupe de sa culture; mais si quelques propriétés se divisent, il en est d'autres qui se créent, et dans lesquelles la nature, grâce à la volonté des propriétaires, fera resplendir ses richesses sans nombre, à l'endroit où le rocher et les ronces régnaient en maîtres. Parmi celles-ci, il faut citer: la belle villa de M. Lefebvre, admirablement située au-dessus de l'ancienne route, et d'où la vue est vraiment splendide; la villa Auguste, dont les jardins sont dès à présent remarquables, et la villa Violette, tout embaumée des fleurs qui y sont semées à profusion.

Lorsque l'on a visité tous les lieux que je viens de décrire, il faut bien se reposer un peu. C'est ce que nous allons faire, en nous asseyant sur la terrasse qui domine les jardins du Casino. De là, le coup d'œil est merveilleux; mais, sans s'arrêter aux immenses horizons qui se dévoilent, et que chacun connaît, sans compter les massifs de palmiers qui nous entourent, sans

chercher à reconnaître le nombre d'arbres et d'arbustes exotiques qui remplissent les massifs, disposés avec un art extrême de tous les côtés, il suffit de baisser les yeux pour être charmé.

En effet, près des corbeilles de rosiers, où les variétés les plus rares sont réunies, s'élèvent d'admirables touffes de chrysanthèmes, mêlées à des groupes de fuchsées, dont les brillantes couleurs tranchent sur les feuilles luisantes des arbustes les plus riches. La verveine, avec ses nuances si variées, égale les parterres bordés de mysiodes et de fleurs rosées.

Et le soir, lorsque le calme règne dans la nature, lorsque le ciel pur invite à la rêverie, il n'y a rien de plus gracieux que de voir, parmi ces fleurs que l'œil n'aperçoit plus, mais que leur parfum décèle, une quantité de lucioles s'ébattre au milieu de ces senteurs embaumées, et éclairer d'un reflet argenté toutes les merveilles que l'on admirera demain encore, car, si une fleur meurt, une autre lui succède, et, dans cet établissement, si parfaitement dirigé sous tous les rapports, les mesures sont prises pour renouveler constamment les plantes flétries.

On pourrait, Monsieur, parler encore longtemps sur ce sujet, et vous serez de mon avis, qu'il serait mieux que les hommes fussent occupés à admirer les beautés de la nature au lieu de disputer toujours, et que si, dans ce moment, de graves préoccupations traversent les esprits et les empêchent d'être sensibles à ces choses, il est une partie du genre humain, la plus gracieuse et la plus charmante, qui s'y intéresse plus qu'à tous les mouvements de troupes, plus qu'aux alternatives de paix et de guerre. C'est grâce à elle que j'ai l'espoir que vous voudrez bien accueillir ces lignes.

Agréer, etc.

N. WALINSKY.

REVUE LITTÉRAIRE.

A PROPOS DE DÉCENTRALISATION. (*)

En province, c'est une nécessité que le métier déborde l'art. Je ne parle point de l'homme du monde qui dessine, sculpte ou versifie en amateur. Celui-là, s'il avait un talent réel, serait assez riche pour payer sa gloire; il pourrait acheter des éditeurs et s'ouvrir ainsi lui-même les routes de la publicité. L'artiste de province est celui qui, demandant à

(*) Voir le numéro du 27 mai.

quelque profession manuelle ou libérale le prix des besoins matériels de la vie, conçoit une idée et l'élabore dans sa petite ville et ne demande ses humbles succès qu'à ses compatriotes. Il a souvent moins de talent mais toujours plus de désintéressement que l'artiste Parisien; l'art en province loin d'être lucratif est un luxe fort coûteux. Les nourrissons des muses, pour parler un instant le style de nos pères, ne peuvent point se vanter d'avoir des nourrices à bon marché. L'artiste peu favorisé de la fortune doit avant tout être un ouvrier. Ainsi nous voyons des commis-poètes vaquer à leurs affaires toute la journée et ne consacrer aux lettres que de rares loisirs, quand c'est tout le contraire qu'ils seraient si heureux de faire. Oh! la belle existence! employer le meilleur de son temps aux chères études et ne se livrer aux occupations matérielles que dans les moments perdus. Il n'en est pas ainsi; et tout rimeur de chef-lieu doit débiter la poésie des heures qu'elle prend au commerce ou à la chicane. A cette double vie les facultés natives s'étiolent, le talent s'anéantit. Comment voulez-vous qu'un homme qui a passé sa journée à vendre du poivre pilé ou à solder des comptes-courants, la tête encore bourrée de chiffres et l'odorat sous l'influence des parfums de l'épicerie, ait la force d'oublier pour quelques heures tous ces tripotages matériels, et puisse appeler et dominer l'inspiration, s'incarner dans le monde idéal qu'il veut peindre, parler la langue des amoureux et des héros, lui qui douze heures par jour s'adonne à l'argot du commerce?

En province, le sculpteur tourne au maçon ou à l'ébéniste; le peintre est réduit à donner des leçons de dessin; il n'a plus même la ressource depuis les progrès de la photographie, de badigeonner de temps à autre quelque portrait de coquette ou de bon papa.

Le musicien n'a plus même à cœur des projets de romance; l'archet de chef d'orchestre est son bâton de maréchal, sa colonne d'Hercule; il n'ira pas plus loin. En vain, pour tromper son ambition, créera-t-il des orphéons, des sociétés philharmoniques; à ces diverses fonctions, l'exécutant acquiert une certaine réputation, mais le compositeur s'éteint. L'artiste ne peut vraiment vivre qu'à Paris. Là du moins, il est dans son milieu. Pauvre et inconnu, vivant de privations, nourriture peu substantielle,

périenne. Quel est ce bruit?

Ils écoutèrent. Blanche, le cœur glacé, une sueur froide sur tous les membres; Julien avec un visage rayonnant d'espoir. Mais ce n'était point là un bruit humain. On eût dit que la terre s'ébranlait, se déchirait dans une convulsion sourde et sinistre. Pour bien comprendre cette effroyable secousse, il faudrait avoir vu une avalanche s'érouler sur une vallée et une trombe crever sur la mer. Tout retomba ensuite dans le silence.

« C'est un éboulement, dit Blanche.

— Un éboulement! devant ou derrière nous? demanda l'Épave avec épouvante.

— Devant nous, répondit froidement la jeune fille. C'est un rmpart infranchissable, une porte qui nous ferme le chemin. Maintenant nous n'avons d'autre parti à prendre que de retourner sur nos pas.

— Il le faut, oui, certes, il le faut! » s'écria Julien avec une joie égoïste et farouche.

La dernière flammèche de la torche s'éteignit. Ils marchèrent, guidés uniquement par le peloton de fil, jusqu'au moment où Blanche eut entendu dans le lointain le son de voix humaines.

« Ce sont les pêcheurs, dit-elle en s'arrêtant aussitôt. Ils nous poursuivent. Ce fil leur sert de trace. Nous sommes perdus. Oh! il vaut mieux mourir ici ensemble...

— Mais la mort dans ces cryptes c'est un suicide, c'est une agonie lente, atroce, désespérée! s'écria Julien.

— Mais là-bas, reprit Blanche, avec des sanglots, c'est le déshonneur, la honte! Mais je serai la risée de ces hommes; mais je ne pourrai implorer le pardon de mon père! Lui, si bon pour moi, il faudra qu'il me maudisse, qu'il me repousse, qu'il me renie! Cent pas encore et

FEUILLETON DU JOURNAL DE MONACO.

L'ÉPAVE. (*)

III (suite).

Et elle tendit vers lui sa main. L'Épave jeta un cri d'horreur: la torche mourait collée à la main de la jeune fille; cette main blanche et délicate était devenue noire, elle était brûlée. Et Blanche n'avait pas laissé échapper une seule plainte, tandis que Julien se plaignait de sa fatigue!

« C'est moi qui vous ai perdu, malheureuse que je suis! » dit-elle alors, et une larme trembla au bord de ses cils.

Elle attendait de Julien un mot qui l'eût consolée, qui eût soutenu ses forces, mais l'Épave ne répondit pas, absorbé qu'il était par la pensée du danger.

« Que faire! dit-il enfin d'une voix sourde. Retournons sur nos pas! Retournons! Avec ce fil, notre dernier espoir, nous pourrions peut-être...

— A quoi bon? interrompit Blanche, il nous faudra trois heures de marche, et à l'entrée de la grotte nous retrouverons les pêcheurs, nous retrouverons Mathurin et mon père, qui me maudira!...

— Mais ici, reprit Julien avec une sorte d'emportement, plus je marche, plus je m'éloigne de toute issue.

Ce ruban de galeries qui se déroule devant moi, c'est une déception! Peut-être ne fais-je depuis une heure que revenir sans cesse sur mes pas.

— O mon Dieu! pensa la pauvre Blanche, qui oubliait le danger même devant l'égoïsme de cet homme; il ne s'inquiète seulement pas de moi! Mais non; je me trompe sans doute; c'est pour moi qu'il tremble, car il est brave, lui. Si je feins d'espérer, il espérera; si j'ai du courage, il en aura, lui aussi.

Et saisissant la main glacée de l'Épave, elle lui dit d'une voix ferme:

« Est-ce pour moi que vous frémissez ainsi, Julien? Rassurez-vous, je saurai mourir. Je serai heureuse de mourir ici, sans que mon agonie soit un spectacle et un déshonneur, de mourir avec celui que j'ai aimé, d'une mort à jamais ignorée au fond de ces cryptes désertes.

— Mourir! non, vous ne mourez pas, Blanche. Moi, je ne veux pas mourir! » s'écria Julien dans un transport fébrile.

La torche s'affaissait toute charbonnée dans la main de Blanche. Les dernières flammes vacillaient déjà rouges, près de s'évaporer en fumée.

« Oh! de l'air! de la lumière! continua Julien, avec un accent convulsif. Cette nuit affreuse s'épaissit autour de nous. Elle absorbe les débris de cette misérable torche.

Blanche rassembla dans sa main les flammèches expirantes avec un héroïque sourire.

« Et, reprit Julien, quand ces cendres enflammées, notre dernier phare, seront éteintes, la nuit nous enveloppera comme un linceul, alors il faudra donc mourir.

— Taisez-vous! interrompit Blanche d'une voix im-

(*) Voir le Journal de Monaco des 22, 29 avril 6, 13, 20 et 27 mai.

réduit le plus souvent à considérer le porte-monnaie comme un meuble inutile, l'espoir ne l'abandonne pas d'arriver un jour ou l'autre à un public qui fera sa réputation et sa fortune. Il sait que, si son talent est vraiment fort, la presse ne tardera pas à l'acclamer et, dans les jours de découragement, il se ranime aux bonnes causeries de l'amitié. Je parle ici des vrais artistes, de ceux qui travaillent dans l'ombre et savent se créer une solitude laborieuse au milieu des bruits et des foules de la grande ville, laissant de côté tous ces fanfarons de l'art qui enfoncent les portes de la célébrité à l'aide de la grosse caisse de la réclame battue par la camaraderie. Je serais bien fâché de faire l'éloge de la Bohème paresseuse, race inféconde de gens qui n'ont rien produit et qui seraient bien embarrassés s'ils découvraient un jour l'éditeur insaisissable après lequel ils crient. Ils nous rappelleraient alors ce satyre paillard mais caduc qui poursuivait une jeune et belle nymphe : l'espiègle dryade qui savait à quoi s'en tenir se laissa atteindre, et qui fut attrapé ? le satyre. La mise à l'épreuve est la punition de tous ceux dont l'impuissance trahit la fatuité. Ces bohèmes-là passent leur temps à dénigrer les réputations conquises et baptisent du nom de *jeunes* tous ceux qui ne sont pas encore connus. Il y en a de ces jeunes dont le front est chauve et le visage ridé ; ils seront jeunes toute leur vie et mourront de jeunesse, comme ils auront vécu, dans le plus strict incognito. Mais les autres, les obstinés, les fidèles de l'art se donnent mutuellement le courage et la foi qui font la force. Dans ces soirées de jeunes gens passées au coin du feu ou autour d'une table isolée de brasserie, l'on converse avec ce laisser-aller, cette franchise que le monde semble avoir bannis. Chacun apporte son écot d'aperçus ingénieux, de paradoxes inédits ; la discussion s'anime et du choc de tous ces jeunes et vaillants esprits jaillit quelquefois une excellente idée qui, mûrie par un cerveau fécond, peut devenir poème ou statue, symphonie ou tableau. Dans ces réunions intelligentes, chacun vient retremper sa conviction qui faiblit, son cœur qui désespère et l'on s'en retourne toujours plus ardent et plus fort, et le front rayonnant, comme s'il venait de recevoir un nouveau baptême d'intelligence. Mais en province, à qui l'artiste confiera-t-il ses déceptions ? Avec qui parlera-t-il d'espoir et d'avenir ? Il en est

réduit à cet amour ultra-platonique de l'art pour l'art dont je vous parlais plus haut. Son esprit trouve rarement ses pairs, et l'étincelle n'en jaillira pas faute de frottement ; privé de stimulants, son génie s'éteindra ; le feu le plus vif, s'il n'est agacé, ne sera bientôt qu'un tas de cendres. Tant que l'artiste est jeune, il a la force et l'adresse de mener sa barque entre l'art et le métier. Son imagination puissante l'effusionne au point qu'il se persuade vivre tout à tour dans deux mondes différents, celui des travaux forcés et celui des délassements poétiques ; mais bientôt, il n'en est plus ainsi ; l'imagination sapée par un travail mécanique et quotidien perd de son éclat ; elle n'a plus le pouvoir de colorer de son prisme cette vie vécue en partie double. Bientôt l'artiste se lasse de ses œuvres aussi inconnues que lui-même. D'ailleurs tout son entourage lui démontre que gagner de l'argent est le seul but sérieux de la vie, que son art n'est que vanité et ne sert qu'à mettre des bâtons dans les roues de sa fortune. On le poursuit d'une implacable logique et il se rend. Il tâche d'utiliser dans les affaires cette intelligence qu'il gaspillait à poursuivre des chimères. Il était né poète, il mourra épicière ; que la cassonnade lui soit légère !

La province a pourtant du bon mais seulement pour les artistes dont Paris a consacré la réputation. Elle leur offre l'oubli momentané du bruit et de la cohue parisiens, le calme, la paix, le recueillement si nécessaires à l'élaboration d'un ouvrage intellectuel. Si Paris est le seul endroit du monde où les idées surgissent à tous les angles des rues, la province seule a les paysages splendides et silencieux, les bois pleins de mystères, les radieuses aurores, les soirs vermeils. L'artiste errant seul dans les campagnes laborieuses comme lui, sent l'idée germer dans son cerveau comme le blé dans le sillon, se développer et mûrir. Dans ses promenades solitaires, si ses yeux s'égarèrent dans les nuages à la suite de sa vagabonde pensée, il ne risque pas de se heurter contre un monsieur affairé et de mauvaise humeur ; rien ne trouble sa méditation féconde et, en rentrant à Paris, il y apportera quelque œuvre profondément pensée et brillamment exécutée ; mais Paris seul décerne des couronnes dignes de tels laborieux. Ainsi le grand Corneille travaillait en province et allait à pied à Paris porter les enfants de sa

pensée. Ainsi de nos jours le plus grand nombre de nos célébrités littéraires s'exilent de Paris, le berceau et le panthéon des idées, et s'isolent dans quelque coin chéri de la province pour y élaborer en paix l'édifice de leurs succès futurs ; mais ce ne sont pas là des poètes de province.

S'il en existe de ces hommes dévoués à l'art, qui l'aiment pour lui-même, pour les consolations et le bonheur qu'il leur donne, s'ils ont la force de condamner leur œuvre à l'oubli en s'y condamnant eux-mêmes, s'ils ont vraiment le talent qu'il faut pour briller et la modestie nécessaire pour rester inconnus ; s'il en existe de ces hommes humbles et éclairés qui mettent par humilité leur lumière sous le boisseau et, malgré les déboires de la vie d'artiste, ne se découragent pas de l'art et se fortifient en lui, ces hommes-là sont d'autant plus sublimes qu'ils sont inconnus, mais ce n'est pas d'eux que l'on peut causer puisqu'on les ignore ; cependant en terminant cet article, j'ai voulu leur porter le toast consacré des anciens : *Diis ignotis* !

Deux mots encore : l'art en province est un thème trop vaste pour que j'aie jamais eu la prétention de le traiter à fond. J'ai laissé la plume courir sur le papier au gré de la fantaisie et je crains bien d'avoir parlé à côté de la question. Je n'ai rien dit ni des académies, ni des expositions de province, peut-être devrais-je revenir sur ce sujet dans un second article, mais à quoi bon prolonger cette discussion où m'ont entraîné les articles de quelques journaux ? Jamais le moment n'avait été si mal choisi pour demander une décentralisation artistique. A l'heure qu'il est, il n'y a plus de provinciaux. La province tout entière s'est transformée pour devenir essentiellement parisienne. Où voyons-nous encore de ces mises excentriques, de ces étonnements naïfs, où peut-on désormais entendre de ces conversations niaisées exprimant de ces idées arriérées auxquelles le parisien reconnaissait le provincial à première vue ? La ganache de petite ville est un type à peu près disparu. Les vaudevilles les moins littéraires n'en veulent plus. Les *Papas très-bien* sont allés rejoindre le *Oncles d'Amérique* et les *Colonels* d'Eugène Scribe. Paris centralise tout : les idées, les personnes et les choses ; le sang de la France y afflue ; et les rails des chemins de fer sont les veines innombrables qui portent la vie du cœur aux extré-

je serai devant Mathurin, devant mon père, devant tous ces hommes de sang. Oh ! jamais, jamais !

— Que dites-vous, malheureuse enfant ! s'écria Julien en saisissant d'une main que la joie rendait tremblante le peloton de fil que Blanche allait abandonner. Nous sommes sauvés si nous arrivons jusqu'à eux !

— Ce fil leur sert de trace, murmura sourdement la fille d'Ivon. C'est bien.

Alors, éclairée d'une pensée subite, elle devance Julien de dix pas, saisit dans ses mains le fil fatal, le brise avec ses dents, et le repousse, au hasard, dans l'obscurité de la galerie, tandis que Julien crie :

« Oui, tu ne t'es pas trompée, Blanche. Ce sont eux. Je n'étoufferais pas dans ce tombeau. Grâce à ce fil qui se tend sous ma main, je suis sûr... »

Tout à coup, il tressaille, il frissonne.

« Oh ! je suis fou ! ce n'est pas possible !... Mais pourtant je ne me trompe pas, ce fil revient sur nous, il se pelotonne, il est brisé ! Ah ! je ne suis plus sûr que de mourir. »

— Oui, nous sommes sûrs de mourir cette fois, reprit Blanche avec exaltation, car les pêcheurs n'oseront s'avancer plus loin dans cette direction sans guide, sans signal. Restons ici, Julien.

— Non, non, s'écria l'Épave avec cette obstination que donne le délire de la peur. Leurs voix s'éloignent. Je veux aller à eux, je ne veux point rester seul ici à attendre la mort.

— Seul ! murmura Blanche, et pas un mot, pas une pensée pour moi ! O mon Dieu ! Mais répliqua-t-elle avec effort, le seul homme qui connaisse bien les cryptes et dont vous puissiez attendre secours, c'est Mathurin !

— Qu'importe son nom, pourvu qu'il me tire de ce gouffre ?

— Votre rival !

— Ce sera mon sauveur.

— Mon fiancé ! ajouta Blanche d'une voix éteinte par l'indignation.

— Et que me fait cela, s'écria durement Julien, pourvu qu'il fasse encore briller à mes yeux la clarté d'une torche.

Blanche avait résisté à toutes les angoisses de la terreur. Mais à ce mot cruel son courage se brisa. Le rêve de sa vie s'évanouissait devant la réalité. Cet homme lui fit horreur. Ce n'était plus là cet Épave noble et malheureux qu'une minute auparavant elle aimait encore. Il était lâche. Elle eut honte de mourir avec lui. Le grossier Mathurin, lui, s'il n'eût pu la sauver, eût su du moins mourir résigné, plutôt que de l'abandonner.

Et comme une femme n'aime jamais un être à qui elle ne peut attribuer une supériorité quelconque, qu'elle ne peut aimer qu'un être grandi à ses yeux par la gloire ou le martyre, le succès ou le malheur, la force ou le courage, Blanche méprisa Julien dès qu'il fut tombé de son piédestal, dès qu'il ne fut plus pour elle qu'un homme ordinaire.

En ce moment, ils crurent voir poindre dans la masse épaisse des ténèbres un vague crépuscule rougeâtre. Julien alors éprouva un moment de joie délirante ; cette lueur incertaine fit battre son cœur avec plus de violence que n'avait jamais fait l'amour. Ses genoux tremblèrent sous lui ; il fut heureux comme un homme arraché de la tombe dans laquelle on l'a enseveli vivant. C'est qu'en effet la mort, dans ces cryptes silencieuses, cette mort

lente, solennelle, loin du ciel, de la lumière, est plus que la mort : c'est le plus effroyable des supplices.

Blanche avait pris, en voyant la joie de l'Épave une résolution terrible.

« Oui, dit-elle, ce sont eux, ils approchent ; ils n'ont pas perdu la trace. En ne bougeant pas de cette place, vous pouvez espérer... »

La lueur grandit ; les voix s'entendaient plus distinctement.

« Oh ! nous sommes sauvés ! s'écria Julien avec exaltation. »

— Oui, vous êtes sauvés ! répliqua Blanche avec un amer sourire.

— Que voulez-vous dire ? dit Julien, qui remarqua dans le son de sa voix une expression étrange. La vie nous est rendue à tous deux.

— Vous n'y pensez pas, Julien, répondit-elle d'une voix douce, mais résolue. Je vais vous quitter, car si ces hommes me rencontraient ici, seule avec vous, je serais déshonorée. Ils ne doivent pas savoir que j'ai fui avec vous. Adieu, Julien.

— Vous ne vous éloignerez pas, Blanche, s'écria l'Épave, qui regardait comme une folie cette décision ; dont il ne pouvait comprendre l'héroïsme. Si vous me quittez, vous êtes perdue. »

Elle ne répondit pas, mais elle lâcha la main du jeune homme.

« Blanche ! Blanche ! dit-il en étendant les bras pour la retenir, mais sans oser faire un pas en arrière. »

— Adieu, Julien ! » répéta-t-elle d'une voix éteinte. (A continuer.)

mités les plus éloignées. De même qu'autrefois Louis XIV disait *l'Etat c'est moi*, l'on peut dire aujourd'hui : la France, c'est Paris.

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 2 au 8 juin 1866.

NICE. b. *les Ames du Purgatoire*, français, c. Constant, m. d.
 ID. b. *N-D. de la Miséricorde*, id. c. Giordan, id.
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, sur lest
 MENTON. b. *Assomption*, id. c. Jules, m. d.
 ID. b. *Conception*, id. c. Carens, caisses citrons
 NICE. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, m. d.
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Palmaro, caisses citrons
 GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Olive, chaux
 ANTIBES. b. *le Messie*, id. c. Ricau, bois à brûler
 NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, sur lest
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. b. *St-Second*, italien, c. Marcenaro, m. d.
 SANREMO. b. *St-Laurent*, id. c. Gazzolo, huile
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 ID. id. id. id.
 VILLEFRANCHE. b. *St-Jean*, id. c. Barral, chaux
 GOLFE EZA. b. *Léontine*, français, c. Cairasco, id.
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Olive, id.
 MARSEILLE. b. *Ste-Sophie*, id. c. Fautrin, m. d.
 NICE. b. *Empyrée*, id. c. Pegazzano, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. id. id. id.
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Dagnino, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, id.

Départs du 2 au 8 juin 1866.

NICE. b. *les Ames du purgatoire*, français, c. Constantin sur lest
 ID. b. *N-D. de la Miséricorde*, id. c. Giordan, id.
 ID. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. Jules, m. d.
 ID. b. *Conception*, id. c. Carens, caisses citrons
 MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Palmaro, id.
 MENTON. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, m. d.
 GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Olive, sur lest
 ANTIBES. b. *le Messie*, id. c. Ricau, citrons
 NICE. b. v. *Courrier Corse*, id. c. Ricci, sur lest
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 VINTIMILLE. b. *St-Second*, italien, c. Marcenaro m. d.
 NICE. b. *St-Laurent*, id. c. Gazzolo, huile
 ID. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, sur lest
 MENTON. b. *Belle brise*, id. c. Corras, m. d.
 MARSEILLE. b. *Miséricorde*, italien, c. Marcenaro s. lest

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, sur lest.
 VILLEFRANCHE. b. *St-Jean*, id. c. Barral, id.
 GOLFE EZA. b. *Léontine*, id. c. Cairasco, id.
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Olive, id.
 NICE. b. *Empyrée*, id. c. Pegazzano, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. id. id. id.
 ID. id. id. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Casino de Monaco.

Dimanche 10 juin 1866

CONCERT

à 2 h. de l'après-midi & à 8 h. du soir

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

8 HEURES DU SOIR.

PREMIÈRE PARTIE.

Marche HAMB.
 Les Quatre âges de l'homme, Ouverture LACHNER.
 Duo d'Un ballo in maschera VERDI.
 Polka STRAUSS de Vienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Ouverture de Rosamonde F. SCHUBERT.
 Nebelbilder, fantaisie LUMBYE.
 Valse GUNG'L.
 Final (Champagne-galop) LUMBYE.

Bulletin météorologique de Monaco du 3 au 9 juin 1866.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
3 juin.	760 05	9 5	20 3	80	serein	
4 —	760 74	9 3	20 5	71	nuageux	
5 —	760 83	9 4	20 9	69	serein	
6 —	761 32	9 2	21 1	69	id.	
7 —	760 89	8 9	21 3	75	id.	
8 —	762 17	8 8	21 5	87	id.	
9 —	762 98	6 8	24 3	66	id.	

L'Horticulteur moderne illustré

Journal mensuel, 12 n° par an, avec 24 planches de 55 cent. sur 35, représentant 250 végétaux les plus recommandables, groupés en magnifiques tableaux. Le texte est divisé en deux parties: l'une technique, et l'autre descriptive. Il suffit d'y jeter un coup-d'œil, pour en avoir une idée. — Envoi de spécimen.

On s'abonne : 77, B^a de Strasbourg. — Paris, un an 40 francs. — Départements 44 fr. — Les n° de Janvier, Février, Mars et Avril ont paru.

OMNIBUS ENTRE NICE ET MONACO.

Départ tous les deux jours. { De Nice, à 10 h. du m.
 De Monaco, à 8 h. du m.

Bureaux : à Nice, boulev. du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais

OMNIBUS ENTRE MONACO ET MENTON

Deux Départs par jour :

de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.
 de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.

Priz des places : 2 fr. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR ENTRE NICE & MONACO

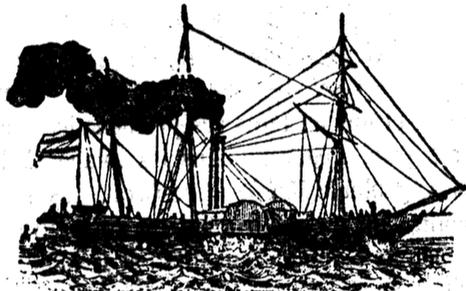
Depuis le 4 juin les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du matin et à 5 h. du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.



HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue des Spélugues, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

AUX MOULINS : Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

BAINS DE MER DE MONACO
 SAISON D'ÉTÉ 1866.

Grand et vaste ÉTABLISSEMENT DE BAINS DE MER : plage sablonneuse pareille à celle de TROUVILLE.

Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis, qui supportent difficilement les Bains de l'Océan.

Le magnifique Casino, élevé au bord de la mer, présente un panorama merveilleux, d'où le regard embrasse la Méditerranée sur une immense étendue. On admire la construction d'une NOUVELLE TERRASSE, qui encadre brillamment les jardins du CASINO.

Le CASINO, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne : Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE et de BAL.

CONCERT deux fois par jour, l'après-midi et le soir dans la GRANDE SALLE du CASINO.

HOTELS, VILLAS et MAISONS MEUBLÉES : prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le GRAND HOTEL DE PARIS s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des Appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — CUISINE FRANÇAISE. — Service à la carte.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.